

Les bonnes sœurs

**Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Bergeron, Mario, 1955-

Les bonnes sœurs : l'amour entre parenthèses

Édition originale : 2013

ISBN 978-2-89783-045-8

I. Titre.

PS8553.E678B66 2017 C843'.54 C2017-941175-6

PS9553.E678B66 2017

© 2013, 2017 Les Éditeurs réunis

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Mario Bergeron

Les bonnes sœurs

L'amour entre parenthèses



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Chapitre 1

1936-1938

«Mais c'est une balle de baseball! Regardez, ma sœur: une balle de baseball!» La religieuse, à bout de souffle, enlève sa main droite reposant sur son cœur, la joint à la gauche pour offrir tout de suite au Seigneur une prière pour le remercier de ne pas avoir reçu ce projectile dans le visage. Il lui a soufflé sous le nez et jamais elle n'avait vécu une telle émotion.

— Je me demande qui a bien pu lancer cette balle.

— Des voyous, sœur Marie-Aimée-de-Jésus! Des voyous!

— Voilà une accusation qui ne vous honore point, sœur Thérèse-de-la-Providence. Les enfants peuvent s'amuser sans pour autant être serviteurs de Lucifer. La distance me semble tout de même appréciable entre notre jardin et la rue... Regardez! Voilà la réponse qui approche de la clôture. Voyou? C'est un religieux. Attendez... Je vais lui offrir une surprise, à notre athlète en soutane .

— Sœur Marie-Aimée-de-Jésus, vous n'allez tout de même pas vous abaisser à lancer ce jouet...

La frêle jeune religieuse lève légèrement la jambe droite pour mieux donner de la force à son bras. La balle franchit la clôture avec facilité, atterrissant à quelques pas du religieux. Il lève la tête aussitôt, fronçant les sourcils, se disant qu'il est impossible qu'une des sœurs ait pu lancer avec une telle force.

Sœur Marie-Aimée-de-Jésus approche à pas saccadés, sous les protestations de sa compagne. Les voilà près du grillage sévère de la clôture. Le jeune prêtre, au physique imposant, fait bondir la balle d'une main à l'autre, alors qu'une grappe d'enfants réclame l'objet en miaulant.

— Je m'excuse, mes sœurs, mais je ne connais pas ma force. Je ne croyais pas pouvoir frapper cette balle si loin. Laquelle d'entre vous a pu me la retourner avec une si ferme dextérité ?

— C'est moi.

— Vous avez raté votre vocation. Civile, vous seriez devenue la première femme à se joindre à la légendaire équipe des Yankees de New York.

— J'avais cinq frères, monsieur le curé, jouant tous à la balle. Je lançais souvent en leur compagnie. Puis, je pouvais très bien frapper. Cependant, à treize ans, Dieu m'a indiqué une autre voie plus édifiante. Je vous appelle monsieur le curé, mais vous êtes sans doute vicaire, considérant votre jeune âge.

— Mon apostolat se déroule au séminaire, où j'enseigne notre religion, tout en travaillant comme directeur de conscience.

— Directeur de conscience ? À votre âge ?

— J'accepte les tâches que mes supérieurs ont la sagesse de me confier et je suis reconnaissant envers notre évêque, qui a insisté auprès des autorités du séminaire pour que j'œuvre à éclairer les âmes de nos élèves. Cela ne m'empêche pas de m'amuser avec les enfants de nos braves ouvriers, avant leur retour sur les bancs d'école. J'ai d'ailleurs agi comme aumônier de notre première Organisation

des Terrains de Jeux, au cours de l'été et... Tenez, les garçons! Voici la balle et continuez la partie sans moi.

Les enfants ne se font pas prier et s'envolent aussitôt, telle une nuée de moineaux criards, regardés avec affection par le jeune prêtre. Il sort de sa poche une pipe et une blague à tabac, puis se présente aux deux sœurs: Charles Gervais, fils d'un travailleur du textile de Fall River. Il précise qu'ayant grandi dans la communauté canadienne-française de Nouvelle-Angleterre, il a pu se familiariser avec le baseball, un sport qu'il considère avec beaucoup d'égards.

— Laissez-moi allumer votre pipe. Je l'ai fait si souvent pour mon père et j'adorais ce geste.

— À travers la clôture?

— Quelle clôture? Il ne peut y en avoir pour des serviteurs de Dieu. Voyez-vous une clôture, sœur Thérèse-de-la-Providence?

— Sœur Marie-Aimée-de-Jésus... Partons. Il sera bientôt trois heures.

— Qu'est-ce qui nous presse tant? Donnez-moi ces allumettes, monsieur le curé.

Ne désirant pas que sa camarade, quelque peu commère, ne lui cause des soucis, sœur Marie-Aimée-de-Jésus résume la conversation à quelques minutes. Les salutations sont courtoises et les sourires radieux.

— Quel homme aimable!

— Sœur Marie-Aimée-de-Jésus, je ne voudrais pas faire votre prochaine confession...

— Qu'allez-vous penser là? Il n'y a rien de plus noble aux yeux de Dieu qu'une bonne sœur, mais je ne suis pas certaine que le Divin apprécie les bonnes sœurs bigotes.

— Sœur Marie-Aimée-de-Jésus!

— Je savais que vous alliez vous exclamer ainsi.

La jeune religieuse offre une prière pour ce prêtre, se disant qu'il est sans doute très pieux pour tenir le poste de directeur de conscience à un si jeune âge. Au fait, quel âge peut-il avoir? Sûrement la mi-vingtaine, comme elle. Le lendemain, elle ne peut s'empêcher de relater cette rencontre à sœur Véronique-du-Crucifix, l'espiègle du couvent, qui s'est souvent demandé si Dieu portait la moustache, car il s'agit là d'un attribut masculin très honorable. Elles se rendent jusqu'à la clôture, au cas où... Personne! Pas même les garçons, sûrement désireux de ne pas perdre leur balle dans la cour du couvent des Sœurs de l'Adoration-du-Sacré-Cœur.

La foi étant ce qu'elle est, sœur Marie-Aimée-de-Jésus confesse au vieux chapelain qu'elle a eu une pensée aimable pour un homme, spécifiant qu'il est prêtre. Le confesseur désire connaître des détails. «Je l'ai trouvé fort bel homme. Voilà mon péché.» Le vieillard soupire... Tout ce qu'il a pu entendre depuis tant d'années...

— Il avait encore mangé de l'ail.

— Je n'ai jamais vu un péché mignon aussi peu mignon. Je préférerais le péché de gourmandise pour le chocolat. Ça sent moins fort.

— Comme vous êtes amusante, sœur Véronique-du-Crucifix.

— Le rire, c'est ma raison de vivre. Bon! Notre mission va se poursuivre demain. Vous avez hâte, n'est-ce pas?

— Comment pourrais-je m'en cacher? J'aime tant l'enseignement et les enfants.

À chaque début de septembre, depuis deux années, la jeune femme plonge dans son beau rêve d'enfance. Dès son premier jour d'école, la fillette avait confié à sa mère qu'elle désirait devenir enseignante. La brave femme avait pensé que toutes les petites filles émettent le même désir, mais celui de Françoise Desrosiers n'avait rien d'une pensée volatile. Au cours de ces années, elle présentait à ses parents les bulletins scolaires les plus étincelants que l'on puisse imaginer.

À douze ans, Françoise avait rencontré une lointaine cousine, maîtresse d'une école de rang agricole. Elle avait vu le local exigu, son pauvre coin pour le sommeil et prêté l'oreille à ses plaintes chuchotées sur les abus dont elle était sans cesse victime, comme ce salaire microscopique et des conditions de travail misérables. Les sœurs de l'école du quartier Saint-Philippe semblaient à des milles de cette situation: parfaitement logées et nourries, respectées par tout le monde, ayant à leur disposition des classes vastes et propres, des livres et du matériel adéquat. Peu après, il y eut les années de pensionnat, la poursuite de ses notes parfaites et une foi, en fin de compte, peu différente de celle des autres jeunes filles de la province de Québec. Les Sœurs de l'Adoration-du-Sacré-Cœur pouvaient lui apporter une vie exaltante, dans un milieu où elle s'épanouirait comme enseignante. Existence

sévère, cependant! Austère? Non. Cent fois plus agréable que celle de l'épouse d'un ouvrier. De bons repas équilibrés, la sérénité du lieu, une discipline qui agrandit le cœur. La voie de Françoise était tracée et chaque jour devenait une étape vers cet instant extraordinaire où elle deviendrait servante de Dieu.

* * *

Les écolières sont de retour, portant leurs uniformes sévères. Après les mois d'été, retrouver le col et les manches longues doit paraître pénible pour certaines. Les petites ne se mêlent pas aux grandes, pas plus qu'à celles de l'école normale. Les vacances sont terminées et le pensionnat va purifier les âmes souillées par le contact avec la société. C'est du moins le discours habituel de la révérende mère à ses ouailles à chaque début d'année scolaire, tandis que le vieux chapelain répétera ses sermons terrifiants sur le diable et ses tentations. Sœur Marie-Aimée-de-Jésus garde les mains jointes, ce qui l'empêche de penser à tous ces propos alarmants. Elle se dit que la vie est remplie de jolis moments, même au cœur de cette société jugée si dangereuse. Quelle belle enfance que la sienne, malgré une situation sociale difficile : pauvre logement, salaires de crève-la-faim et sacrifices constants de sa mère. Pourtant, elle ne se souvient pas avoir pleuré souvent.

La jeune religieuse se tient devant sa classe avec son plancher ciré, cent fois astiqué par les sœurs converses. Monsieur Léo Vaillancourt, l'homme à tout faire des lieux, a repeint le plafond. La petite bibliothèque se dresse près du tableau noir. Tout au fond, l'immense carte géographique aidera les

élèves à comprendre d'où venaient ces lointains ancêtres qui ont fait du Canada un grand pays. La jeune religieuse affiche un visage de cire en nommant les élèves une à la fois. Elles ont tant entendu parler de «Sœur Parenthèse», qui est, de prétendre les aînées, très à la mode. Pourtant, elle a l'air aussi sévère que les autres, malgré les jeunes traits de son visage doux. Les élèves maintenant identifiées, sœur Marie-Aimée-de-Jésus garde un lourd silence et, progressivement, un sourire se dessine sur ses lèvres, provoquant ceux des fillettes, jusqu'à l'éclat de rire de la religieuse. La voilà au cœur d'une volte-face, alors qu'elle frappe le bois de son bureau avec sa grande règle aux extrémités métalliques. «De quoi riez-vous? Répondez! Lucienne Noël, de quoi vous amusez-vous tant?» Les élèves relèvent le sourcil: c'est impossible qu'elle connaisse leurs noms après si peu de temps! Lucienne se lève, bégaie qu'elle ne sait pas.

— Il faut une raison pour rire.

— Je l'ignore, ma sœur.

— Votre ange gardien vous chatouille les pieds?

— Je ne crois pas, ma sœur.

— Assise, Lucienne. Irène Bruneau! Levez-vous, mademoiselle Bruneau, et dites-moi pourquoi vous avez ri.

— Parce que, ma sœur, vous nous avez fait rire.

— Vous ne l'avez pas cherchée très longtemps, cette réponse, mademoiselle Bruneau. Sur votre siège, s'il vous plaît. Je vais vous le dire, moi, pourquoi vous avez ri.

Sœur Marie-Aimée-de-Jésus marche à grands pas, légèrement courbée, tendant ses mains aux

doigts raidis, arrondissant les yeux. Soudain, elle s'ancre au sol et, les bras aux cieux, claironne d'une voix convaincue : « Vous avez ri parce que la vie est belle ! » Que de plaisirs en perspective ! Les fillettes ont entendu souvent que toutes les élèves de la Sœur Parenthèse deviennent des premières de classe, fiertés de leurs parents et promesses de récompenses en juin prochain. À la récréation, une consœur se presse de rejoindre la jeune religieuse et de lui demander :

— Ça a encore bien fonctionné, votre truc, ma sœur ?

— Certes.

— Je n'oserais pas le faire... Il n'y a que vous pour y arriver.

— Il s'agit d'adapter des stratégies de mise en confiance selon les élèves. Vous savez, Dieu me guide encore pour toujours renouveler mes pensées et mes réflexions sur la pédagogie. Soyez cependant aimable de ne pas appeler mes initiatives des trucs.

L'histoire est une matière mineure au programme du primaire. Cela sert surtout à activer la mémoire, à faire un peu plus de lecture et à développer des notions de compréhension. Les savoirs eux-mêmes deviennent fort peu utiles dans la vie d'une épouse. Cependant, comme les élèves du pensionnat sont sélectionnées parmi les belles familles de la ville et de la région, sans doute que ces connaissances servent à former des femmes cultivées et de qualité. Elles se feront remarquer par des jeunes hommes, eux-mêmes empreints de culture gréco-latine, d'histoire, de géographie, de philosophie. La révérende mère aimerait que sœur Marie-Aimée-de-Jésus

enseigne des matières plus importantes, mais la femme sait que ces classes d'histoire représentent des laboratoires de développement de réflexions pédagogiques qui feront honneur à la congrégation quand elles seront diffusées partout dans la province de Québec. Sœur Marie consigne tout depuis longtemps et ne s'est jamais cachée pour dire qu'elle espère faire publier un livre. En revanche, la classe de pédagogie de l'école normale, dont la jeune religieuse a la responsabilité, donne des résultats plus utiles. Les futures maîtresses d'école laïques ne peuvent que profiter de la science de sœur Marie-Aimée-de-Jésus. L'amour de son métier guide son intelligence prodigieuse et c'est pourquoi les plus hautes autorités du couvent lui laissent le caprice de cette classe d'histoire.

* * *

— Des anges? Je vais regarder, sœur Marie-Aimée-de-Jésus. Il m'en reste sûrement et... Non! Il n'y en a plus. Suis-je étourdie! À l'approche de Noël, pourtant, je devrais en avoir en réserve.

— Puis-je aller en chercher avec vous, chez Fortin?

— Ne me demandez pas ça. C'est à notre supérieure de décider du choix de l'accompagnatrice.

— Me permettrez-vous de vous accompagner?

— Si vous le désirez. Vous avez besoin de combien d'anges?

— Vingt.

— Ne me dites pas que toutes vos élèves méritent une récompense.

— Toutes ont atteint 80 % et plus.

— Vous coûtez cher d'anges à la communauté.

— C'est la plus belle des dépenses: celle de la réussite.

Les sœurs de l'Adoration-du-Sacré-Cœur ne sont pas des cloîtrées, mais la décence commande de ne pas sortir sans raison précise, dont le plaisir ne fait pas partie. Aucune n'a le droit de partir seule. Pour obtenir l'autorisation, elles doivent subir un feu de questions et sortir du bureau avec des ordres précis à suivre. À l'extérieur, les sœurs sont priées de regarder devant elles et de ne s'adresser à personne, à moins qu'on ne leur pose des questions.

— Ne pourrions-nous pas acheter des boîtes d'étoiles?

— J'en ai encore beaucoup.

— Elles ne sont pas tellement à la mode, vos étoiles, ma sœur.

— Pouvez-vous m'expliquer comment une étoile collée dans un cahier peut être à la mode?

— Oh! Regardez le chapeau de cette femme!

— Sœur Marie-Aimée-de-Jésus! Nous ne sommes pas là pour porter des jugements sur les vêtements des civils, mais pour acheter des anges. La révérende mère nous permet vingt-cinq minutes.

— Il me semble qu'une demi-heure aurait été plus simple.

— Si vous passez votre temps à bavarder, nous ne serons pas de retour à temps au couvent.

Que tout semble vain, chez Fortin. On y trouve l'essentiel pour la vie quotidienne, mais il y a tant de clinquant et de superficiel sur les étagères. Ces décorations de Noël fabriquées en usine sont d'une laideur! Tant de catholiques oublient le vrai sens

de cette fête à cause de ce tintamarre de lumières. Voilà les pensées de la religieuse responsable de la procure, regardant droit devant elle, ce qui l'empêche de surveiller sa compagne et sa tête de girouette.

Marie a prié pour que le hasard la fasse rencontrer le prêtre Charles Gervais. Elle n'a pas oublié leur brève conversation près de la clôture, l'été dernier, ni la chaleur de sa voix, encore moins son sourire serein. Soudain, l'enseignante voit un peu plus loin un prêtre de la même stature et son cœur bat à toute vitesse. Mais... Fausse alerte!

— Voilà nos anges. Retournons au couvent.

— Nous avons encore du temps.

— Pour regarder les vêtements des femmes? Ma sœur, je vous trouve rafraîchissante, mais je ne voudrais pas rencontrer des problèmes à cause de vous.

La révérende mère, écoutant le récit de cette sortie, sait que «Sœur Procure» se permet un petit mensonge concernant sa jeune amie. Elle connaît bien le caractère de son enseignante. À chacune sa nature. Que pourrait-elle reprocher sévèrement à cette étincelante pédagogue qui fait briller tels des bijoux les élèves les plus moyennes? Il faut certes de la rigueur, dans une communauté, mais ce n'est pas une prison.

* * *

— Mon père, je m'accuse d'avoir eu une pensée désobligeante à l'endroit d'une femme, lors de ma sortie jusque chez Fortin pour acheter des anges.

— La nature de cette pensée, mon enfant?

— Un chapeau d'une laideur effroyable! Ridicule!

Marie a l'impression que la pénitence concerne plus son exclamation que sa pensée pour le couvre-chef. *Cette fois, au moins, il n'avait pas mangé d'ail.* Un autre rosaire pour cette dernière réflexion. Le vieux chapelain la regarde prier, pensant : *Folle jeunesse...* En réalité, il l'aime bien. Une confession n'a jamais rien de banal ni de routinier avec sœur Marie-Aimée-de-Jésus.

— Vous avez mal aux pieds, mon père ?

— Un peu de rhumatisme, à mon âge...

— Allez à l'infirmerie.

— Ce ne sera pas nécessaire. Ce sont des maux normaux, quand on a quatre-vingt-un ans.

— Quatre-vingt-un ? Admirable ! Monseigneur devrait vous réserver une belle retraite.

— Vous désirez vous débarrasser de moi, sœur Marie-Aimée-de-Jésus ?

La jeune religieuse croit, en effet, que ce chapelain est devenu trop âgé pour la lourdeur de sa tâche. Il lui arrive de faire confesser un péché déjà avoué dix minutes plus tôt. Les messes du matin semblent de plus en plus pénibles à célébrer. Son latin lui vient moins aisément et il répète souvent le même sermon. Lors d'une leçon de catéchisme aux petites de deuxième année, il a réussi le tour de force de s'endormir sous leurs yeux. En cette fête de Noël, plus d'une religieuse pense secrètement que leur chapelain aurait pu montrer une certaine joie, lors de la grande célébration.

* * *

Voilà 1937. Dès le retour de ses élèves, Marie désire les entendre raconter leur Noël en famille. Elle ouvre une parenthèse pour leur parler de traditions,

enrobées d'une histoire charmante, inspirée, il est vrai, des écrits d'Édouard-Zotique Massicotte. Les écolières se redressent sur leur siège à chaque fois qu'elle annonce : «Je vais ouvrir une parenthèse, pour votre bon plaisir. Ne prenez rien en note, ce n'est pas matière à étude. Ce sera notre secret. Même pour le bon Dieu. Oh! Vous savez, je suis certaine que Notre Seigneur se montre friand de mes parenthèses et qu'il doit faire signe à tous ses saints pour venir m'entendre.» Pour sœur Marie-Aimée-de-Jésus, la science historique doit être une histoire à raconter à ces jeunes cœurs. Cela devient beaucoup plus facile de se souvenir de Samuel de Champlain et du père Brébeuf quand la religieuse les fait vivre au quotidien, bien qu'il n'ait pas été prouvé que Champlain raffolait des tartines à la mélasse.

— Des tartines à la mélasse...

— À vrai dire, ma mère, la mélasse était un produit des pays chauds et il aurait été préférable de parler de citrouille, car...

— Aux fraises, peut-être?

— À l'époque de Champlain? Je suis certaine que non.

— Sœur Marie-Aimée-de-Jésus, je vous ai permis quelques fantaisies dans le cadre de vos études sur le comportement des élèves, afin de renforcer vos pensées de stratégies pédagogiques, mais je vous demanderais de respecter le programme d'études.

— C'est que je...

— Qu'est-ce que j'ai dit?

— Bien, révérende mère.

Aucune parenthèse pendant un mois entier! Les fillettes se demandent si leur maîtresse se porte mal.

Cela n'empêche pas qu'aucune n'a raté la question de l'examen sur Samuel de Champlain. Quand elle décide d'en ouvrir une nouvelle, les sourires décorent chaque visage. Alors, Marie renaît, gesticule, arpente la classe à pas saccadés, ricane, feint les larmes avant de joindre les mains, confessant : « L'histoire, c'est tellement beau ! » La science redevient vivante et, à la fin de l'année scolaire, la gagnante d'un prix se dit prête à le partager avec toutes celles qui ont vécu ce magnifique voyage pendant ces mois radieux.

— Soyez toujours une bonne petite catholique, aidez votre maman, prenez soin de vos jeunes frères et sœurs. Voilà la recette pour de belles vacances, Irène.

— Je vous le promets, ma sœur. Est-ce que je pourrai quand même jouer un peu ?

— Bien sûr.

— Je vais m'inscrire à l'OTJ. Ma grande sœur y est monitrice. J'y suis allée, l'an dernier, et c'était amusant.

— L'OTJ ? Vous avez cherché conseil auprès de leur aumônier ?

— Le bon père Gervais ? Non ! Il joue surtout à la balle avec les garçons. Par contre, il a enseigné de belles chansons aux monitrices. Bonnes vacances, ma sœur. Je ne vous oublierai pas dans mes prières.

La religieuse s'enrobe de silence, perd son beau sourire tant aimé par les fillettes. Elle semble soudainement inquiète, devant une Irène étonnée, qui s'éloigne à reculons en envoyant la main. Le fait qu'Irène ait défini monsieur Gervais comme « Bon » isole soudainement la religieuse de l'ensemble des

festivités. Comment peut-on travailler comme guide spirituel d'élèves d'un séminaire et jouer à la balle avec des fils d'ouvriers, puis enseigner des chansons ? Cet homme-là, se dit-elle, doit être exceptionnel. Elle a beaucoup pensé à lui, au cours des derniers mois. La jeune religieuse aimerait tant qu'une autre balle franchisse la clôture. Voilà Marie se trouvant sotte de toujours se promener de ce côté. Elle trouve dommage que les hommes de Dieu n'aient pas plus souvent des relations avec ses servantes. Chacun pourrait apprendre de l'autre. Quand l'abbé Albert Tessier vient présenter ses films aux écolières, il adore parler avec les sœurs et elles le lui rendent bien. Il pourrait s'entretenir d'histoire pendant des heures avec sœur Marie-Aimée-de-Jésus.

Elle cherche à sortir, se portant volontaire comme accompagnatrice, mais la révérende mère lui rappelle qu'il ne faut pas abuser. Il vaut mieux consacrer ces mois d'été à la lecture, à la prière, à la réflexion pour élaborer d'autres stratégies encore plus efficaces. Marie aimerait aussi que le programme d'histoire se penche davantage sur les modèles féminins. Un garçon peut se prendre pour Jacques Cartier ou La Vérendrye et tant d'autres, mais qu'ont les filles, sinon Marguerite Bourgeoys et Jeanne Mance ? Les épouses de colons ont aussi participé à l'histoire. Et ces braves filles du roi, donc ! Pourquoi personne ne connaît leurs noms ? Il lui semble qu'elle pourrait tant en savoir plus en fréquentant des centres d'archives, en parlant avec de véritables historiens.

* * *